

Traduttore, traditore, dit le jeu de mots italien. M. Bell n'agit du moins pas en traître, car dans sa préface il nous avertit qu'il a retranché de nombreux passages de l'auteur, qu'il a substitué en beaucoup d'endroits ses propres idées ou ses propres découvertes, ayant le soin presque toujours, de les inclure dans des parenthèses, ce qui selon nous, aurait dû être invariablement le cas. L'ouvrage est accompagné de nombreuses notes que le traducteur a signées, et qui, le plus souvent, sont dans un esprit diamétralement opposé à celui de l'auteur. Telle quelle est cependant, cette traduction est un immense service rendu à la population anglaise du Canada, qui jusqu'ici n'avait dans sa langue aucune histoire générale de notre pays qui fût réellement digne de ce nom. L'entreprise était vaste et difficile, elle exigeait un grand courage et une grande activité d'esprit, et quoique nous n'admirions précisément point le plan qu'a suivi le traducteur, nous ne pouvons que rendre hommage à ses nobles efforts. La rapidité avec laquelle ce travail a été exécuté est quelque chose de vraiment étonnant. L'exécution typographique est excellente, et nous ne doutons point que la réputation de M. Garneau, déjà grande en Amérique et en Europe chez tous les lecteurs français, ne s'étende davantage par cette traduction qui la transporte dans une nouvelle sphère. Les véritables bibliophiles, et en général les hommes de goût et d'érudition auraient préféré une traduction pure et simple, qui leur eût donné l'ouvrage de notre historien intacte, quitte même à y lire un plus grand nombre de choses contraires à leurs propres opinions. Mais auprès de la masse des lecteurs, la vogue de l'ouvrage en eût peut-être souffert et c'est sans doute à ce point de vue que le libraire et le traducteur se sont permis quelques modifications. Disons aussi en justice pour M. Bell que beaucoup de ses notes sont très intéressantes et font preuve de grandes recherches accomplies dans un espace de temps prodigieusement court.

MEMOIRES publiés par la Société Historique de Montréal, troisième livraison, 32 p. in-80. Duvernay.

Ce nouveau cahier contient 10 le texte de quelques ordonnances de M. de Maisonneuve, premier gouverneur de Montréal, 20 une lettre de Sir Etienne Taché, dans laquelle il veug énergiquement les miliciens canadiens employés à bord des chaloupes canonnières à la bataille navale de Plattsburg, des accusations que quelques écrivains ont portées contre eux.

MONTREAL et ses principaux monuments, 50 pages in-80. Eusèbe Senécal.

Cette brochure est ornée de 14 jolies gravures sur bois et contient d'intéressants détails historiques et statistiques.

Petite Revue Mensuelle.

Les voyages princiers sont à la mode, et les journaux illustrés des deux mondes n'ont plus autre chose à montrer à leurs lecteurs que des épisodes plus moins bien photographiés de toutes ces odyssées. Outre le Prince de Galles, dont nous ne parlerons guères dans cette petite revue que pour dire que Son Altesse Royale s'est embarquée le 20 d'octobre, à Portland, laissant en Amérique des souvenirs aussi beaux que ceux qu'elle emporte avec elle; il y a une foule d'autres illustres personnages courant par monts et par vaux. Et, d'abord, notre Gracieuse Souveraine et le Prince son époux, lord John Russell et l'aînée des princesses royales, et toute une suite que l'on peut imaginer, viennent de parcourir l'Allemagne, où, tous ensemble, ils ont été sur le point d'être broyés sur un chemin de fer, dans une collision qui parut un moment inévitable, et cela sans préjudice à une chute de voiture dans laquelle, quelques jours auparavant, le Prince Albert avait failli éprouver le sort funeste du dernier Duc d'Orléans. Le soir de l'embarquement du Prince de Galles à Portland, on criait dans les rues de Montréal la première de ces nouvelles, et il n'est personne qui n'ait frémi en songeant que, sans la présence d'esprit d'un ingénieur, le récit d'une aussi terrible catastrophe aurait attendu le jeune Prince au retour de sa tournée triomphale! De son côté, le Prince Alfred est allé visiter les colonies britannique d'un autre hémisphère. Sa réception au Cap de Bonne-Espérance défraie une partie des colonnes des journaux de Londres.

L'Empereur et l'Impératrice des Français ont parcouru les nouveaux départements que forme la Savoie, réannexée à la France; ils y ont été reçus avec le plus vif enthousiasme. L'Impératrice a pu faire une excursion dans les Alpes et son intrépidité s'est montrée dans plusieurs passages difficiles et surtout dans le parcours de la fameuse *Mer de Glace*. Les nouveaux départements n'ont pas seuls eu l'honneur de la présence du souverain; toute la partie méridionale de la France a été parcourue par le couple royal, qui a même traversé la Méditerranée et visité l'Algérie, chose toute nouvelle dans les fastes de cette grande colonie.

L'enthousiasme des populations arabes a failli même être incommode, mais l'Empereur n'a nullement songé à se soustraire à leurs chaleureuses démonstrations. Après un combat et une *razzia* simulés, Napoléon et Eugénie ont été littéralement pressés et entraînés par les enfants du désert, qui se sont précipités sur les pas de leurs chefs, ne tenant compte, dans ce moment, d'aucune distinction hiérarchique. Au retour de cette excursion trans-méditerranéenne, l'Impératrice a appris la mort de sa sœur, la Duchesse d'Albe, et c'est ainsi qu'à toutes les joies de la vie se mêlent sans cesse, soit de grands dangers, soit de grandes douleurs.

Les souverains de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, sont aussi eux, dans ce moment, en voyage, se rendant à Varsovie, où ils doivent conférer ensemble sur les conséquences des graves événements accomplis en Italie. Le choix de l'ancienne capitale de la Pologne pour une telle entrevue inspire à M. Eugène Forcade, l'habile chroniqueur politique de la *Revue des Deux Mondes*, les piquantes réflexions qui suivent :

« Nous ne savons si ces mouvements entre les grandes cours qui se manifestent aujourd'hui par l'entrevue de Varsovie vont passer en habitude et aboutir à ce que l'on appelait autrefois dans le langage diplomatique un système. Sans étendre si loin les prévisions, les circonstances présentes suffisent pour expliquer le concert de Varsovie. On ne pouvait pas attendre, nous l'avons dit bien des fois, que les monarchies européennes laissassent s'accomplir le triomphe de principes semblables à ceux qui se sont révélés avec tant d'impétuosité en Italie, sans comprendre les périls qu'elles couraient solidairement et sans faire une tentative de résistance collective. Par un juste retour des choses, les trois puissances du Nord, qui se sentent menacées par les coups portés au droit public établi, au droit écrit par ce droit nouveau qui se fonde sur les vœux des nationalités, sont justement celles qui, en se partageant, il y a bientôt un siècle, la Pologne, ont inauguré l'ère des attentats révolutionnaires contre le droit historique et national, et ont les premières et de la façon la plus inique méconnu la probité sur laquelle repose le droit public. C'est leur complicité dans la spoliation de la Pologne qui forme aujourd'hui leur péril commun, et crée entre elles un indestructible lien. Par un étrange contraste, c'est à Varsovie, c'est sur le cœur même du peuple dépoillé qu'elles se rencontrent aujourd'hui pour venir protester contre la spoliation des états de l'église et le renversement de la dynastie napolitaine, comme si le nom même de la ville d'où ces résolutions seront datées n'en était pas la vivante réfutation. Par une fatalité non moins singulière, c'est la Prusse, le pays créé par Frédéric II, le moins scrupuleux des conquérants et l'instigateur le plus opiniâtre du partage de la Pologne, la Prusse qui détient pourtant le moindre fragment de la nation polonaise, et que son génie et ses destinées appellent à représenter l'Allemagne libérale, c'est la Prusse qui vient encore s'entremettre entre l'Autriche et la Russie, et qui apporte, dit-on, le plus de vivacité dans son opposition aux aspirations infatigables de la Pologne. »

La bataille de Castelfidardo et la prise d'Ancône, la mort du jeune et héroïque marquis de Plimodan, d'une part, et la résistance presque inespérée que vient de faire le roi de Naples aux envahisseurs de ses États, ont amené, dans l'opinion publique en France, une réaction à laquelle on ne s'attendait guères. Ce ne sont plus seulement les feuilles catholiques et dévouées aux intérêts du Saint-Siège, qui protestent aujourd'hui avec énergie contre l'incroyable audace de Garibaldi et de son compère M. de Cavour; le *Constitutionnel* tient un langage tout nouveau pour les hommes qui forment ce qu'on appelle la queue de Voltaire, et la *Revue des Deux Mondes*, qui n'est certes point le plus orthodoxe des organes de la publicité en France, contient, sur ce sujet, l'éloquent passage qu'on va lire :

« Si nous n'étions pas à Rome, nous pourrions en effet, suivant le cours de nos opinions à l'endroit de la papauté et selon nos idées en matière de moralité politique, assister en spectateurs plus ou moins désintéressés et amusés à la lutte engagée entre M. de Cavour et Garibaldi; mais outre qu'il y a autre chose encore en politique que des bons tours et des coups heureux, un intérêt prime pour nous, l'intérêt que peut présenter la lutte de M. de Cavour et du général Garibaldi, et cet intérêt résulte de notre présence à Rome. Partout où elle se trouve, la France est tout entière avec sa pensée, sa volonté et son action. Etant à Rome, nous y pensons quelque chose, nous y voulons quelque chose, nous y faisons quelque chose. Ce que la France doit penser, vouloir et faire à Rome, voilà une préoccupation qui l'emporte apparemment sur la question de savoir quels peuvent être les mobiles et les intentions de Garibaldi ou de M. de Cavour. Pensons-nous que le temps du pouvoir temporel est passé? Nous n'avons pas besoin de M. de Cavour pour le dire. Croisons-nous que le pouvoir temporel est indispensable au gouvernement du catholicisme? Pourquoi subordonnerions-nous un intérêt de cette importance aux tactiques de M. de Cavour, et nous donnerions-nous l'apparence d'avoir une opinion contraire, en assistant à la spoliation des états de l'église opérée sous nos yeux et au nez de nos soldats? Quittons Rome ou restons-y, et dans l'une ou l'autre conduite soyons conséquents avec nous-mêmes; mais venir nous dire que la conduite de M. de Cavour est justifiée à nos yeux par le prix qu'il attache à notre alliance et par le soin qu'il prend d'empêcher que Garibaldi ne nous attaque dans Rome, c'est outrager autant le bon sens que l'honneur de la France. Etrange allié qui exploite contre nous les conséquences de la fausse position où nous sommes, et qui voudrait faire croire à notre connivence, puisqu'il compte sur notre inertie! Quant à la prétention de nous mettre à couvert d'une attaque de Garibaldi, elle est trop plaisante. Nous voit-on, nous qui protégeons le pape, protégés nous-mêmes à notre tour par l'armée piémontaise, qui conquiert les états du pape! On irait loin avec ces bizarres ricochets de protection, car apparemment Garibaldi se figure qu'il protège à sa façon le roi Victor-Emmanuel, et M. Mazzini doit se flatter de protéger Garibaldi. »

Après avoir vu M. Forcade s'exprimer de la sorte, on ne doit pas être surpris d'entendre M. Douhaire, dans le *Correspondant*, s'écrier :

« Maintenir l'ordre! Qui donc l'a troublé? Si vous avez peur de Garibaldi, pourquoi ne pas le combattre? Si vous avez confiance en celui